

Pierre
TALLET

*12 reines
d'Égypte*
qui ont changé
l'Histoire

Pygmalion

12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire

En trois millénaires, l'Égypte pharaonique n'a été gouvernée que quatre fois par une reine ayant officiellement adopté les attributs d'un monarque à part entière. Mais bien plus nombreuses furent celles qui, régentes pendant la minorité d'un roi, dirigèrent de ce fait l'État, parfois pendant plus d'une dizaine d'années. D'autres encore eurent une influence de tout premier plan à travers leur époux, et s'investirent dans les affaires du pays en jouant à ses côtés un rôle à la fois politique et religieux.

Cet ouvrage rassemble douze portraits de reines dont les traits nous ont été transmis par de nombreux monuments. Les plus célèbres – Hatchepsout, Tiyi, Néfertiti, Néfertari – en côtoient de moins connues, mais toutes ont marqué leur temps, qu'elles aient par leur présence garanti la continuité de l'État, ou, au contraire, menacé sa stabilité par des intrigues de cour.

En relatant ces douze destins hors du commun, Pierre Tallet nous fait revivre de grands moments de l'histoire égyptienne, de ses origines à la fin du Nouvel Empire.

Ancien élève de l'École normale supérieure, Pierre Tallet est agrégé d'histoire et docteur en égyptologie. Il est actuellement maître de conférences à l'université de Paris-Sorbonne, et dirige plusieurs programmes archéologiques en Égypte sur la côte de la mer Rouge et au Sinaï. Il est notamment l'auteur de Sésostris III et la fin de la XII^e dynastie (Pygmalion, 2005).

Pygmalion

12 reines d'Égypte
qui ont changé
l'Histoire

DU MÊME AUTEUR

— *Sésostris III et la fin de la XII^e dynastie*, Paris, Pygmalion, 2005.

— *La cuisine des pharaons*, Arles, Actes Sud, 2003. Édition espagnole : *Historia de la cocina faraonica*, Barcelone, Zendera-Zariquiey, 2002 et 2006 ; Édition portugaise : *Historia da cozinha faraônica*, Editora Senac, Sao-Paulo, 2005.

— *La zone minière du Sud-Sinaï I. Catalogue complémentaire des inscriptions du Sinaï*, MIFAO 130, Le Caire, Ifao, 2013.

— en collaboration avec El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Paraonic Times*, Le Caire, Ifao, 2012.

— en collaboration avec J. CHRISTIANSEN, *À la table des pharaons, goûts d'hier, recettes d'aujourd'hui*, éd. Margaux Orange, Paris, 2006.

— en collaboration avec L. BAVAY et L. GALLET, *L'Égypte. Tout ce qu'on sait et comment on le sait*, Paris, La Martinière Jeunesse, 2003.

— en collaboration avec M. ABD EL-RAZIQ, G. CASTEL, et Ph. FLUZIN, *Ayn Soukhna II. Les ateliers métallurgiques du Moyen Empire*, Le Caire, Ifao, 2011.

— en collaboration avec L. PFIRSCH, M.-A. BONHÊME, B. MIDANT-REYNES et G. GORRE, *Le monde des Égyptiens*, Paris, Larousse, 2008.

— en collaboration avec M. ABD EL-RAZIQ, G. CASTEL et V. GHICA, *Les inscriptions d'Ayn Soukhna*, MIFAO 122, 2002, Le Caire.

Pierre TALLET

12 reines d'Égypte
qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-1089-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Corinne, Élise, Nicolas et Louise

Introduction

 quatre reprises au cours de son histoire, peut-être cinq si l'on y ajoute une reine Neith-Iqeret/Nitocris qui n'a laissé aucune trace dans la documentation contemporaine de son époque, l'Égypte ancienne a été gouvernée par un pharaon féminin. Ce fait peut marquer les esprits, et nous avons tous en tête les réalisations monumentales de la reine Hatchepsout, grande bâtisseuse dans le temple d'Amon de Karnak et commanditaire du temple en terrasses de Deir el-Bahari, remarquable par l'originalité de son architecture. Dans ce dernier monument, le nombre important des statues colossales arborant le sourire indéfinissable de la reine peut donner l'illusion que la fonction suprême du pays était facilement adaptable au deuxième sexe.

Force est toutefois de constater que ces quatre règnes – dont trois furent d'ailleurs très brefs –, au sein d'une période de près de trois millénaires qui vit

sans doute deux cents monarques de trente dynasties différentes s'asseoir sur le trône d'Horus, marquent clairement la gouvernance d'une femme du sceau de l'exception. Et, de fait, l'institution royale égyptienne était manifestement conçue, depuis les origines, pour être occupée par un homme. Héritage d'un vieux fonds culturel, progressivement élaboré pendant le millénaire précédant le règne du premier souverain enregistré par les annales du pays, la fonction royale se conçoit comme la mise en scène d'un guerrier et d'un chasseur, dont le rôle est avant tout, par son efficacité militaire, de maintenir l'ordre cosmique de l'univers, la *maât*, en triomphant de façon brutale de ses ennemis.

La mise en scène du pouvoir s'accompagne ainsi, aussi bien lors du couronnement que des cérémonies de confirmation ou de régénération de la fonction royale, d'un ensemble de rites supposés faire la démonstration de la virilité du roi – course autour du mur, par laquelle le nouveau souverain prend possession du territoire qu'il va gouverner, rite apotropaïque de lancer de flèches aux quatre points cardinaux pour se placer au centre de l'univers. La domination du pharaon s'affirme, depuis les origines, par une scène de massacre de l'ennemi, maintenu par la chevelure tandis que le roi s'apprête à lui assener un coup de massue – une thématique que l'on trouve aussi bien sur la palette du roi Narmer, premier souverain dont l'image nous est parvenue que sur les

temples de l'époque gréco-romaine qui jalonnent le pays.

L'une des vertus cardinales du monarque est donc indiscutablement de savoir gagner une bataille – acte ponctuel par lequel le pharaon affirme, de façon universelle, sa conformité à la charge qui lui a été confiée.

Autour du roi, les principales charges de l'État sont également occupées par des hommes qui tirent toute leur légitimité dans leur fonction de la confiance que leur accorde le souverain : le vizir, responsable de l'administration, le chancelier, gestionnaire des ressources du pays, des intendants, des généraux, des nomarques placés à la tête des provinces les plus importantes. Au sein des multiples charges de responsables aux différents niveaux de la gestion du pays – on a relevé près de 4 000 différents titres de fonctionnaires pour la seule période de l'Ancien Empire égyptien –, seules quelques dizaines sont régulièrement occupées par des femmes, le plus souvent dans le cadre très restrictif de la célébration de certains cultes divins.

La société égyptienne est donc essentiellement dirigée par des hommes, et si les représentations de filles, épouses et mères des hauts responsables du pays apparaissent régulièrement dans les tombeaux qui leur sont dévolus, ce n'est pas tant en vertu d'un principe d'égalité entre les sexes que parce que l'élément féminin joue un rôle dans l'au-delà en faveur de la protection et de la régénération du défunt.

Au plus haut sommet de l'État, les femmes ne sont pas cependant sans avoir une réelle influence politique. Dans un monde où toute légitimité provient de la proximité avec le roi, seul principe d'autorité, celles qui vivaient dans son entourage immédiat pouvaient bien sûr tirer avantage de leur position. Une épouse royale se trouve en outre au cœur même du principe de la transmission du pouvoir, et l'on imagine, bien que les sources à notre disposition soient extrêmement pudiques sur ce point, que des luttes d'influences redoutables pouvaient avoir lieu à la Cour. En cas de mariages multiples du souverain, des coteries constituées autour d'une reine et de sa descendance pouvaient s'affronter dans la perspective de la succession dynastique. À la disparition du roi, son épouse était également bien placée pour assurer une régence, qui pouvait parfois se prolonger plus d'une dizaine d'années si l'héritier de la couronne était très jeune lors de sa montée sur le trône. Il y a donc de multiples façons dont une reine pouvait marquer son époque, et exercer une forme de pouvoir.

Le choix de douze reines qui a été effectué ici est forcément restrictif. Nous nous sommes tout d'abord cantonnés à la période proprement pharaonique de l'histoire de l'Égypte, et avons exclu d'entrée de jeu la reine Cléopâtre, qui, si elle conserve dans l'imaginaire actuel les traits d'une souveraine orientale, est avant tout une reine hellénistique empreinte de culture grecque.

De très nombreux autres portraits que ceux qui sont ici proposés auraient pu être esquissés. Celui de la reine Ankhesenpepi, qui assura la régence lors de l'avènement de Pépi II, et qui bénéficia d'une pyramide ornée des Textes des pyramides, compositions religieuses à l'origine réservées au roi, mais que les principales épouses royales semblent avoir détournées à leur profit à la fin de la VI^e dynastie. Ou encore celui de la reine Khenemet-nefer-hedjet (littéralement : « Celle qui s'unit à la couronne blanche »), fille, femme et mère de roi, qui semble avoir été au cœur des problèmes de succession dynastique au milieu de la XII^e dynastie, et avoir assuré la continuité du pouvoir, malgré sa transmission vraisemblable d'une branche à l'autre de la famille royale.

Beaucoup d'autres femmes d'exception ont joué un rôle de tout premier plan dans le groupe élargi des centaines de reines de l'Égypte pharaonique, et nous avons cherché à donner, au travers de cette sélection étroite, les exemples les plus variés possible de leur ingérence dans les affaires politiques.

On trouvera donc ici les quatre reines qui ont régné en assumant la fonction pharaonique et en adoptant une véritable titulature royale, qu'elles l'aient fait dans le cadre d'un exercice solitaire du pouvoir – comme Néferousobek et Taousert – ou dans celui d'une association avec un corégent masculin leur laissant l'ensemble des prérogatives royales, dans le cas d'Hatchepsout et de Mérytaton.

D'autres (Meryt-Neith, Khentkaous) sont des reines mères qui ont assumé la réalité du pouvoir pendant la minorité prolongée d'un souverain enfant et ont sans doute dû le protéger contre une possible usurpation du trône par des membres de la famille. Le prestige de certaines de ces femmes qui furent parfois tout à la fois filles, épouses et mères de rois semble d'ailleurs avoir été exceptionnel – et leur légitimité au trône peut-être paradoxalement plus grande que celle de leur conjoint. Il en est ainsi de la reine Ahmès Néfertari, dont la présence marque les trois premiers règnes de la XVIII^e dynastie, et qui fut divinisée dans la région thébaine peu après sa mort.

D'autres apparaissent dans la documentation comme des *alter ego* de leur époux, et sont investies d'un rôle religieux primordial, qui peut leur accorder, dans la construction monumentale de leur temps, une importance considérable. C'est le cas, au Nouvel Empire, des reines Tiyi, Néfertiti et Néfertari, épouses respectives d'Amenhotep III, Akhénaton et Ramsès II. Dans l'exemple précis de ces trois reines – dont aucune n'était, contrairement à ce que l'on pourrait penser, une épouse unique –, il est vraisemblable que leur personnalité a joué un rôle de tout premier plan dans le choix qui les met tout particulièrement en exergue sous le règne de leur époux. Quelques rares documents diplomatiques qui nous sont parvenus semblent bien démontrer, par exemple, que Tiyi était une véritable tête politique qui partageait avec le roi la plupart des secrets de l'État.

Certaines enfin ont été mêlées aux luttes d'influence, voire à des complots contre l'État qui pouvaient voir le jour à l'intérieur du harem royal, une institution qui devient particulièrement complexe au Nouvel Empire, période où les rois ont parfois plusieurs dizaines d'épouses et concubines, dont deux ou trois « principales », rendant plus délicat le problème de la succession. Nous avons pour cela choisi de conclure cet ouvrage en présentant une reine malheureuse, qui fut impliquée dans une conjuration manquée à la fin du règne de Ramsès III.

En bref, le rôle des femmes au sein des instances de l'État peut se décliner à l'infini et la présentation de ces « douze reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire » a pour objectif essentiel de faire entrevoir la multiplicité des facettes dont ces souveraines ont pu briller à la cour d'Égypte. En filigrane, c'est l'histoire même de l'Égypte pharaonique que l'on peut retrouver, dans ses grandes lignes, en suivant ce fil d'Ariane.

Meryt-Neith, « l’Aimée de Neith »

Entre régence et royauté



L'histoire des débuts de la civilisation pharaonique est fascinante par bien des aspects. Grâce à l'étude des nécropoles, de quelques vestiges d'habitat, et celle de très nombreux artefacts (figurines, poteries peintes, objets de prestige comme les palettes à fard et les têtes de massue sculptées), il est possible de suivre, pendant plus d'un millénaire, les évolutions lentes de la culture de Nagada qui lui donna naissance, au Sud du pays, dans une zone comprise entre les villes d'Edfou et d'Abydos. Cette civilisation, qui ne fut pas apportée à l'Égypte par un peuple conquérant venu de l'Est comme on l'a longtemps enseigné, correspond au contraire à la lente maturation d'une société autochtone, étroitement dépendante du fleuve, et centrée dès l'origine sur la figure du chef et la personnalité du chasseur et du guerrier.

Entre la période de Nagada I (c. 4000-3600 av. J.-C.) et la période ultime de son développement (Nagada III, c. 3300-3000 av. J.-C.), on observe une indéniable complexification des rapports sociaux. L'élitisme de cette culture s'incarne dans les nombreux objets décorés valorisant le combat contre les fauves, et les différentes facettes de l'art de la guerre.

Dans les grandes nécropoles, les inhumations connaissent une hiérarchisation progressive, et des secteurs bien définis y sont de plus en plus clairement réservés aux catégories les plus privilégiées de la société. Dès la période de Nagada II (c. 3600-3300 av. J.-C.), de véritables tombes « royales » ont été identifiées près des grands pôles culturels qu'étaient alors les cités Hiérakonpolis, Nagada et Abydos. Ces sépultures se distinguent par leurs dimensions, leur décoration éventuelle, le matériel prestigieux que l'on y dispose, visiblement destiné à des personnages de tout premier rang.

Dans le même temps se développe une idéologie guerrière de plus en plus clairement centrée autour de la figure charismatique d'un souverain tout-puissant, qui peut selon les cas être représenté sous la forme d'un taureau ou d'un lion pour vaincre ses ennemis.

Au terme de cette évolution millénaire, la personnalité du roi égyptien émerge, telle qu'elle perdurera jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique, près de trois millénaires plus tard. La palette à fard sculptée de Narmer, premier pharaon enregistré par l'histoire,

montre ainsi le souverain dans l'attitude de la marche apparente, à une taille supérieure à celle des autres personnages représentés. Il est équipé de l'ensemble des symboles qui définissent la royauté : un jeu alternatif de coiffure, une longue mitre blanche symbolisant son pouvoir sur la Haute Égypte, un mortier à boucle évoquant son gouvernement de la Basse Égypte. À son menton, une barbe postiche ; sur son torse, un justaucorps à bretelle unique, laissant en partie visible une musculature bien développée. Autour de ses reins est noué un pagne cérémoniel à la ceinture duquel une queue de taureau postiche est accrochée : cette dépouille animale – un trophée de chasse – rappelle sans doute par sa présence les qualités cynégétiques du roi. L'action du souverain est elle aussi dépourvue d'ambiguïté : il fait la guerre, massacre l'ennemi, parade devant les corps sans têtes de ceux qu'il a abattus au cours d'une campagne militaire. Son gouvernement se définit par la force virile, celle qui lui permet, dans le même temps qu'il anéantit l'opposition, de faire régner l'ordre divin, un concept qui est désigné sous le nom de *maât* par les sources classiques, et qui se trouve au cœur de l'idéologie politico-religieuse de la civilisation pharaonique.

Un pouvoir royal donc, conçu au terme d'une évolution millénaire, par essence masculin et reposant pour beaucoup sur l'exaltation de la puissance physique du roi, mise en scène dès son couronnement, et rappelée régulièrement au cours de cérémonies mettant en scène la royauté.

La monarchie s'exerce depuis deux capitales. La plus importante est Memphis, une cité créée à la jonction du cours principal du Nil et des différentes branches du Delta, et qui semble avoir été fondée dès le début de la I^{re} dynastie, comme le principal centre administratif du pays. Plus au sud, Abydos, cité d'origine de la famille régnante, demeure pendant toute la I^{re} dynastie le lieu de sépulture des souverains de l'Égypte.

Ces premiers rois adoptent assez rapidement une stratégie de conquête : aux opérations de pacification du Delta, souvent mises en scène dans la documentation iconographique, succèdent les témoignages de véritables campagnes militaires en direction de la Nubie et du Proche-Orient.

La succession des rois est relativement bien connue à partir de Narmer, et il semble que, dès cette période lointaine de l'histoire, les souverains aient pratiqué des mariages diplomatiques pour consolider leur pouvoir. Ainsi le roi Aha, originaire d'Abydos et successeur de Narmer, a-t-il probablement épousé une princesse d'un autre centre politique majeur : une dénommée Neith-hotep issue pour sa part de la cité de Nagada – lieu où sa tombe, aussi grande que celle d'un roi, fut fouillée par l'archéologue français Jacques de Morgan à la fin du XIX^e siècle.

Ceci donne d'entrée de jeu une idée de l'importance que pouvaient avoir les femmes de l'élite sociale dès cette période reculée de l'histoire égyptienne. On note d'ailleurs, sur la Pierre de Palerme – un

document d'annales bien plus tardif, mais qui consigne année après année les données correspondant aux règnes des premiers rois de l'histoire de l'Égypte –, que chaque souverain est systématiquement enregistré avec le nom de la reine qui lui a donné le jour, gage sans doute de sa légitimité royale.

Dans le cas de Neith-hotep, cela va même un peu plus loin : certains documents font en effet apparaître son nom dans un *serekh* – la représentation schématique d'une façade de palais –, ce qui est en principe une façon d'identifier le roi régnant. Il est très probable que la reine a dû ce privilège à l'exercice d'une régence, au tout début de l'histoire égyptienne, en attendant que Djer, l'héritier du trône (peut-être son petit-fils), puisse lui-même gouverner. Les sources sont malheureusement trop peu nombreuses pour cerner plus précisément le rôle exact que cette femme a joué. La présence de son nom, à côté de celui du roi, sur une inscription récemment découverte dans les mines de turquoises et de cuivre du Sud-Sinaï, semble démontrer qu'elle fut étroitement associée aux grandes opérations de la monarchie égyptienne, dont les expéditions minières – opérations vitales pour l'État, et nécessitant une logistique complexe – font indiscutablement partie.

Ceci met en tout cas l'accent, dès les origines de l'histoire pharaonique, sur une situation véritablement paradoxale : la royauté égyptienne, reposant par essence sur les qualités « viriles » du chasseur et du guerrier, pouvait-elle être placée, pour des raisons

purement dynastiques, entre les mains d'une femme ? De façon significative, il semble que les valeurs idéologiques transmises par les objets décorés des premiers temps, qui font du roi un héros parfait et lui accordent une légitimité individuelle liée entre autres à sa force physique et ses aptitudes de chef, aient rapidement cédé le pas – dans une société extrêmement hiérarchisée – au souhait primordial de préserver la lignée royale.

Ce choix ouvrait en soi la porte au gouvernement d'une femme, au moins à titre provisoire et comme protectrice d'un héritier encore incapable de régner, selon des modalités qui restaient encore à définir.

La question qui se pose alors est de savoir si le seul exercice du pouvoir, même dans le cadre d'une régence, pouvait consacrer son détenteur comme un roi à part entière. La règle n'était pas écrite. Nous avons vu que la reine Neith-hotep s'était attribué un privilège royal dans l'écriture de son nom. Dans des circonstances analogues, environ un demi-siècle plus tard, la reine Meryt-Neith ira sans doute beaucoup plus loin, comme nous allons le voir, dans son assimilation à un souverain à part entière.

La durée des règnes des deux premiers souverains officiellement enregistrés par l'histoire pharaonique, Narmer et Aha, n'est pas connue avec certitude. Le deuxième de ces rois a pu cependant bénéficier d'un règne assez long, si l'on imagine qu'il a survécu à son fils, et laissé le trône à un enfant. Ce dernier point est en tout cas indirectement confirmé par la longueur

même du règne de son successeur, Djer – probablement une cinquantaine d’années, toujours selon les bribes qui nous sont parvenues de la Pierre de Palerme que nous évoquions plus haut. C’est indiscutablement pendant cette période prolongée que l’État égyptien parvient à sa maturité, en se dotant progressivement d’une administration soigneusement organisée, se subdivisant entre la Maison du roi (fonctionnement du palais, des fondations royales) et celle du Trésor (prélèvement des taxes, stockage des surplus agricoles, manufactures). La longueur de son règne explique peut-être à elle seule la brièveté de celui de son successeur, le roi Djet, le fameux « roi Serpent » dont une stèle funéraire magnifique est conservée au musée du Louvre. Ce dernier n’occupait le trône que pendant une dizaine d’années, et sa disparition rapide laissa probablement, une fois de plus, un enfant comme héritier légitime du pouvoir. C’est à cette occasion qu’apparaît Meryt-Neith dans la documentation qui nous est parvenue. Elle fut, sans doute pour un temps prolongé, la dépositaire du pouvoir, et exerça une régence pendant la minorité de Den, un roi que les listes royales postérieures enregistrent comme le 5^e souverain de la I^{re} dynastie et qui régna sans doute, lui aussi, une cinquantaine d’années.

La solution nous est maintenant connue, mais ce personnage resta longtemps une énigme, après la fouille de sa tombe à Abydos, à l’extrême fin du XIX^e siècle – le mystère de son identité n’ayant été

totale­ment levé que lors de la reprise récente des travaux d'investigation dans la nécropole royale par les soins du Deutsche Archäologische Institute.

Entre 1899 et 1903, l'archéologue britannique W.M.F. Petrie entreprit des fouilles importantes sur le site d'Abydos, et notamment dans le « cimetière B » de la nécropole, qui abrite les tombes des premiers rois d'Égypte. Ce secteur avait été préalablement exploré, quelques années auparavant, mais avec un manque flagrant de rigueur scientifique, par le Français Émile Amélineau. Le travail de Petrie fut fondateur à bien des égards, car il reposait pour la première fois sur une étude fine de la céramique, permettant une datation précise des vestiges étudiés. Et, de fait, la fouille de cet ensemble, qui livra également de très nombreux objets inscrits (tablettes de bois et d'ivoire, vases gravés, empreintes de sceaux), lui permit d'établir dès 1900 la séquence correcte de la succession des rois de la I^{re} dynastie. Après Narmer, bien identifié comme le plus ancien roi de la série, il enregistre ainsi les monarques suivants – dont le nom a parfois été lu différemment par la suite, mais dont le classement n'a plus été modifié¹ :

- Aha
- Zer (Djer)
- Zet (Djet)

1. Nous mettons entre parenthèses, à côté du nom royal transmis par Petrie, le nom sous lequel le souverain est le plus régulièrement identifié dans les ouvrages plus récents.

- Mer-Neith (Meryt-Neith)
- Den-Setui (Den)
- Azab-Merpaha (Adjib)
- Mersekha (Semerkhet)
- Qa-Sen (Qaa)

Pour Petrie, en effet, Mer-Neith est indiscutablement un roi à part entière. Sa tombe, au cœur de la nécropole royale, au sud-ouest de celle de Djet qui fut probablement son époux, ne se distingue en effet en rien de celles des autres monarques de la I^{re} dynastie.

Elle se présente sous la forme d'une chambre funéraire centrale rectangulaire de 6,35 m de large et 9 m de long, creusée dans le sol à une profondeur de 2,75 m, puis maçonnée sur son pourtour d'un mur de brique crue épais de 1,30 m en moyenne. Au-dessus de cette pièce, une couverture constituée d'épaisses poutres de bois devait être soutenue par des piliers en briques, encore partiellement préservés. L'intérieur de cette chambre funéraire était soigneusement apprêté : les murs avaient été recouverts d'une couche de plâtre, et le sol était à l'origine recouvert de planches de bois. Huit magasins allongés, de 1,20 m de large et d'une longueur variant entre 4 m et 5,50 m de long, avaient également été aménagés sur le pourtour de la pièce principale, à une profondeur un peu moindre de 2 m. Ils étaient destinés à entreposer des offrandes funéraires proposées à l'occupant de la tombe, et une partie de ce dépôt, constitué de grandes jarres parfois gravées au nom de Mer-Neith et d'empreintes de sceaux, y fut retrouvée.

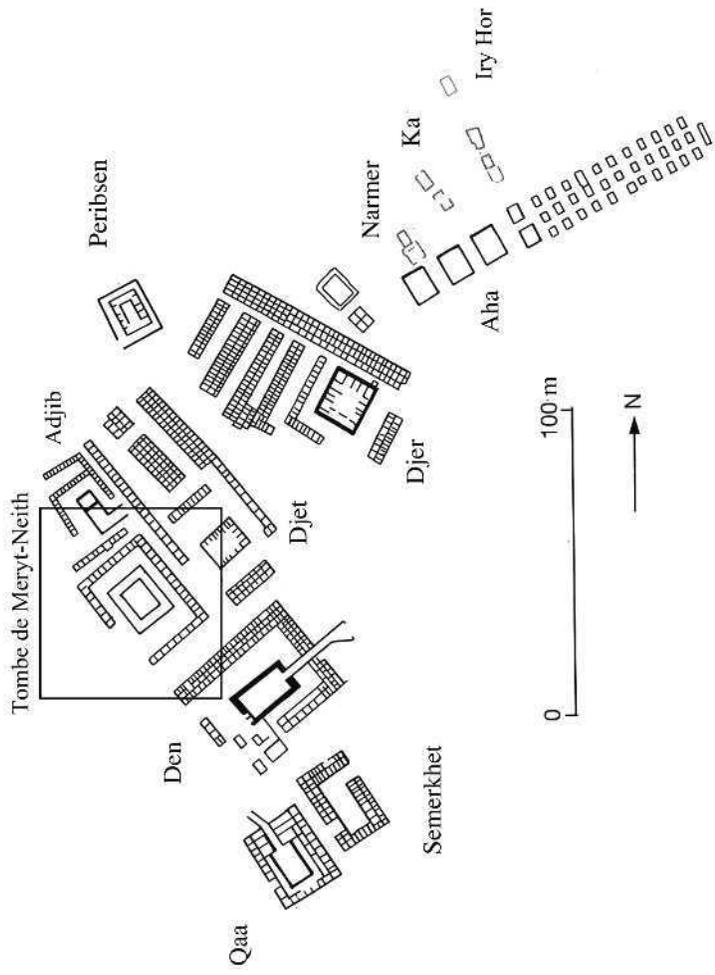


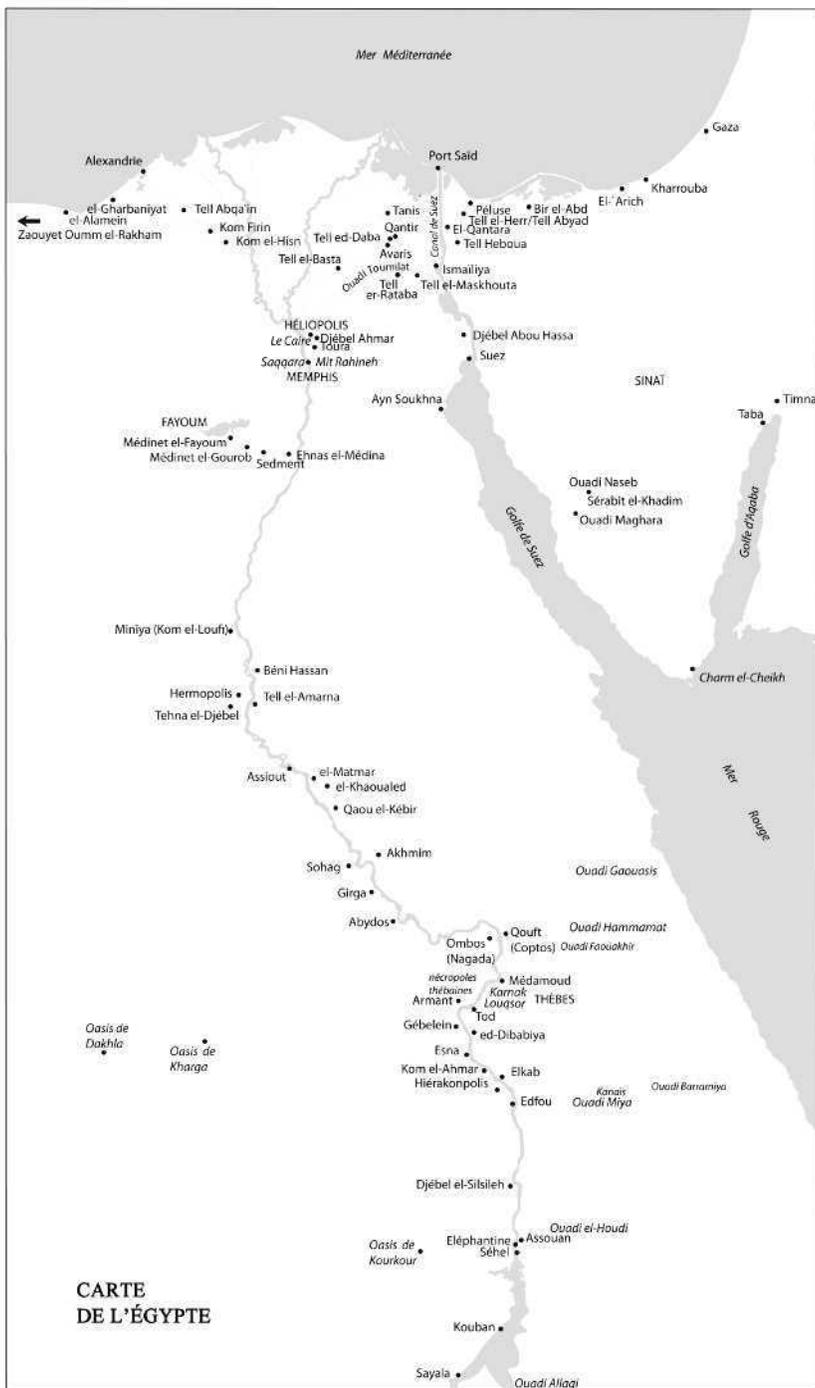
fig. 1 : Plan de la nécropole d'Abydos et tombe de Meryt-Neith.

À l'est de cet ensemble, deux grandes stèles de calcaire cintrées furent également découvertes : l'une était complètement érodée, mais la seconde portait encore sculptés en relief, dans sa partie supérieure, les hiéroglyphes  permettant d'écrire la séquence « Mer-Neith : l'Aimé de Neith ». Ces stèles devaient à l'origine figurer par paire devant tous les tombeaux royaux, pour permettre l'identification de leur propriétaire, et des monuments de ce genre ont été découverts près des tombes de plusieurs rois de la I^{re} dynastie, notamment Djet, Den et Qaa. Seule différence remarquable : le nom Mer-Neith n'était pas ici, comme dans les autres cas, placé dans le *serekh* (la représentation d'une façade de palais surmontée d'un faucon, symbolisant l'identité divine du roi). Mais le contexte général dans lequel se trouvait la tombe, le nom apparemment masculin de son propriétaire, amenèrent malgré tout Petrie à penser qu'il s'agissait bien du monument d'un roi. Autre élément significatif : à quelques mètres du caveau royal, toute une série de tombes subsidiaires aménagées en relation avec celui-ci furent également dégagées par l'archéologue anglais. Elles décrivent un rectangle presque complet autour de la sépulture principale. On y relève un total de 41 petits caissons rectangulaires, construits en même temps, et destinés à fournir une sépulture à des membres de la Cour ou de l'entourage royal. Certains étaient encore équipés lors de leur découverte d'une petite stèle de calcaire inscrite permettant d'identifier leur occupant. Ce trait

est commun à toutes les tombes de rois du cimetière B : la tombe de Aha est suivie, comme par la queue d'une comète, d'un ensemble d'une trentaine de sépultures destinées à des membres de son entourage, certains des personnages qui y sont inhumés ayant peut-être d'ailleurs été sacrifiés pour accompagner le roi dans l'au-delà.

Autour de la tombe de Djer, dont le règne fut très long, on observe près de 600 tombes subsidiaires, organisées en travées de façon centripète autour du caveau du roi. Même l'éphémère roi Djet voit sa tombe entourée de plus de 150 enterrements annexes. Le fait que la tombe de Mer-Neith ait attiré dans son orbite un assez grand nombre de tombes de courtisans et de familiers du palais est sans doute le signe le plus tangible de la royauté qui lui était reconnue – l'aspiration des individus inhumés à proximité du tombeau d'un roi étant de l'accompagner, et de continuer à le servir, dans l'au-delà.

Ce sont les recherches de l'Institut allemand d'archéologie qui ont apporté, dans les années 1980, une solution définitive au problème posé par ce mystérieux souverain Mer-Neith. Les nouvelles fouilles organisées dans la nécropole d'Abydos ont en effet livré une série d'empreintes de sceaux qui établissent la liste des rois ayant régné sur l'Égypte depuis le début de la I^{re} dynastie. Cette liste, élaborée sous le règne de Den, nomme successivement les rois Narmer, Aha, Djer, Djet et Den, tous accompagnés de la représentation d'un faucon Horus consacrant leur royauté sur l'Égypte. Le dernier personnage de la liste



Table

<i>Introduction</i>	9
Meryt-Neith, « l’Aimée de Neith » <i>Entre régence et royauté</i>	17
Hétéphérès, « la satisfaction est sur elle » <i>Le trousseau d’une reine</i>	33
Khentkaous, « Celle qui préside à ses Kas » <i>Au cœur d’un imbroglio dans la succession royale</i>	57
Néferousobek, « la Beauté de Sobek » <i>La première femme-pharaon</i>	73
Ahmès Néfertari, « la Lune est née, la Belle lui appartient » <i>La reine divinisée</i>	89
Hatchepsout, « la Première des nobles » <i>Le plus long règne d’une femme</i>	111
Tiyi <i>L’égale du roi</i>	143
Néfertiti, « la Belle est venue » <i>L’exemple d’une beauté (trop) parfaite</i>	167
Mérytaton, « l’Aimée d’Aton » <i>Les derniers soubresauts de la période amarnienne</i>	193
Néfertari, « la Belle lui appartient » <i>La favorite de Ramsès II</i>	213
Tausert, « la Puissante » <i>Une décennie d’intrigues au palais</i>	235
Tiyi <i>L’échec d’une conspiration</i>	259
<i>Points de repères chronologiques</i>	284
<i>Carte de l’Égypte</i>	287

N° d’édition : L.01EUCN000470.N001

Dépôt légal : mai 2013